

ACADÉMIE DE BÉARN

Réception de M. Marc Bélit

Le 7 juillet 2015

**Discours de bienvenue
de Monsieur Pierre Peyré,
Vice-président de l'Académie de Béarn**

Monsieur le Président, chers consœurs et confrères, mesdames et messieurs, chers amis.

On ne présente plus Marc Bélit ; l'œuvre est connue sur la place. Pourtant l'homme est discret, et l'accueillir ici est une mission qui engage à devoir parler de lui, malgré tout. C'est donc en interrogeant la nature de son œuvre plutôt que lui-même, que je suis allé à la rencontre de ce philosophe engagé dans l'action, si présent et caché à la fois dans le paysage culturel français où se tissent, comme sous toutes les latitudes du monde, les liens essentiels de la vie et de la société. Et de cette rencontre, j'ai retenu l'idée que Marc Bélit est quelqu'un

qui cultive les liens de la culture. C'est là le fil conducteur de mon propos, la trame suivant laquelle je me le représente.

Vous voici donc, Monsieur, et dans un moment nous dirons tous : « cher confrère », au seuil de notre Académie. Car c'est une coutume dans notre cénacle d'accueillir les nouveaux membres selon un *rituel de passage*, moment symbolique qui prélude à l'initiation et à l'intégration à travers des valeurs partagées. Virtuellement, vous êtes ici sur le *parvis* de notre société dite savante, en un lieu de *convivialité* au sens qu'Ivan Illich, défenseur de la citoyenneté, de la solidarité et de la coopération, donne à ce terme qui englobe la culture. Un peu comme chez vous, de fait, en ce *Parvis* que vous avez fondé à la croisée des lettres, des sciences et des arts, où vous invitez intellectuels et artistes à rencontrer les publics les plus variés pour tisser ensemble les liens de la culture.

En quête de convergences et de transversalité vous êtes, comme nous, attaché à construire des réponses aux défis qui touchent à la société. En Béarn certes et en Bigorre, mais au-delà encore si l'on suit les fils de votre pensée et de vos expériences. Comme l'art que vous servez, vous ignorez les frontières : c'est là une aventure toute personnelle, qui nous vaut le bonheur de vous compter désormais dans nos rangs.

Simple Centre culturel dans les années 1970, *le Parvis*, votre parvis, est en effet devenu un véritable *Centre de développement culturel* dans les années 80, et une non moins authentique *Scène nationale* dans les années 90. Manifestement le nom est bien choisi car, à l'origine, *parvis* désigne un espace symbolique qui réfère aux églises et au paradis. On est là à un carrefour où l'étymologie religieuse réunit et distingue *religere* signifiant « relire » et *religare* signifiant « relier ». Cicéron avait

donné son argument en faisant valoir que la religion est de l'ordre de l'intelligence, et Augustin soutenant, lui, que la religion est diligence par opposition à négligence, y avait ajouté l'idée de choix et de décision en dérivant *re-eligere* de *religere* pour signifier *réélire*, au sens de « choix renouvelé de Dieu ».

Ainsi à Tarbes et à Pau, comme d'autres l'ont tenté ailleurs, vous avez conçu et dirigé des *agoras* où se relisent des textes, se renouvellent des choix et se rencontrent des disciplines qui, en se relayant relient des lecteurs, des auditeurs et des spectateurs dans un même élan de participation intergénérationnelle où rayonne la culture. Ces parvis là, vous en avez décrit la saga en un riche volume illustré chez Séguier : ***Le Parvis, une scène nationale atypique...*** sous une belle *reliure*, cela va de soi !

Lier, relier, délier, que d'archaïsme dans la modernité ! C'est vrai, le lien est universel ; je ne puis m'empêcher d'y penser en regardant votre œuvre dans ce qu'elle a d'intemporel, de social et d'humain. Le lien, en effet, c'est ce qui unit une personne à d'autres personnes, à soi-même et aux choses. Ces choses peuvent être des objets matériels (un livre, une sculpture, un tableau, par exemple), des objets imaginaires ou symboliques (un film, une chanson, une pièce de théâtre). Bref des objets que l'on aime comprendre et partager. Il peut encore s'agir d'un lien à des entités immanentes, tel le lien à sa propre pensée, à l'esprit d'un groupe (tel une académie) ou transcendantes (comme Dieu et le Cosmos). Le lien est *auto*, *co* et *écosystémique*, disent les scientifiques. Ce qui n'a pas manqué de suggérer à Yves Coppens que le développement technique et culturel dépasse, de loin, le développement biologique.

Si j'insiste sur cette notion de *lien*, qui, plus qu'une simple image est un puissant concept interrelationnel et transculturel, c'est que j'y vois l'élément conditionnel sans lequel il n'y aurait,

précisément, pas de culture. Car, avant même la *teknê* des grecs, l'*ars* des latins et la découverte de l'ADN en 1953, c'est toujours en termes de liens que tout s'articule pour penser, agir et créer. Pour vivre, assurément, car la culture, ce n'est pas simplement l'offre de pratiques et de services culturels, comme on l'y réduit souvent de façon consumériste dans les sociétés modernes en la réifiant. Comme chez le paysan et sa terre, le marin et l'océan, l'internaute et le web, la culture c'est tout ce qui soude, rassemble et relie l'homme à son milieu ; c'est l'ensemble des liens qui acculturent et auxquels on s'acculture, des liens qui font que l'on assimile et transmet. La culture, c'est tant l'homme qui sait et sait faire que l'esprit dans lequel il vit et partage dans son milieu. But et méthode à la fois de la vie sociale, la culture est donc mémoire et mouvement : elle est, au-delà de l'inné, le résultat en somme de l'efficacité avec laquelle l'individu crée des liens pour préserver son identité et ses appartenances au sein de la société. Et plus que la politique avec laquelle elle entretient des rapports de *co-détermination*, la culture en un mot c'est ce qui renforce la *socialité*, c'est-à-dire la pulsion d'être ensemble, au sens des instincts qui aident à percevoir que la personne humaine ne vaut que par rapport aux autres. Toute une éducation !

Ainsi peut-on parler d'une véritable *écologie des liens de la culture*. Des liens qui font de tous les parvis du monde, je veux y croire, l'image emblématique d'une assomption collective, la marque d'une civilisation.

Votre Parvis Marc Bélit, vous allez nous en parler, cela est convenu, car cette aventure révèle bien au-delà de votre seul mérite, toute la complexité de votre action dans le monde hypercomplexe de la culture.

Certes, docteur en philosophie avec une thèse sur *Antonin Artaud et la portée métaphysique du théâtre*, vous avez enseigné de 1967 à 1982. Mais avant de prendre votre retraite en 2009, vous avez surtout fondé en 1974 et dirigé *Le Parvis Scène nationale Tarbes Pyrénées*. Vous l'avez assorti du *Théâtre et du Centre d'art contemporain du Parvis*, et couronné l'ensemble par les 15 salles du réseau de *cinémas d'Art et Essai du Parvis*. A Pau, vous êtes responsable du Centre d'art contemporain dédié aux débats littéraires dans le cadre de la *Librairie Parvis*³. Tout ceci ne vous a pas empêché de publier de nombreux articles et de récents ouvrages sur lesquels je vais revenir. On n'est donc pas étonné d'apprendre que vous avez été chargé de mission, puis Conseiller pour le théâtre au Ministère de la Culture de 1982 à 1987, et même Président de l'Association nationale des conseillers théâtre. Un parcours qui vous honore autant que les distinctions attribuées qui font de vous, aujourd'hui, le président heureux de la *Scène nationale Le Parvis*.

Mais si, en quête de congruence plutôt que fixé sur des titres, j'ai choisi de vous approcher dans le contexte explicite de votre action culturelle, c'est, pour mieux y rencontrer — je l'ai déjà dit, l'homme qui s'y cache. Et *l'ingenium*, en ce sens me semble l'outil conceptuel approprié pour étayer mon jugement au-delà de toute flatterie.

L'*ingenium* donc, dont je vous pare à dessein du totem, c'est pour qui s'intéresse à la complexité des systèmes du vivant-social : « cette étrange faculté de l'esprit humain qui est de relier ». C'est ainsi que Giambatistta VICO définit ce terme en 1710, et que Paul VALÉRY le reprend en 1920 comme principe même de la *conjonction* et de la *reliance*, cette pulsion qui pousse à se rechercher, à s'assembler, à se rendre à l'autre. Autrement dit *l'ingenium* participe de la fameuse *écologie des liens* selon laquelle : « l'organisation, la chose organisée, le

produit de cette organisation et l'organisant sont inséparable ». Vous connaissez Vico le philosophe italien, Paul Valéry bien sûr, et Hannah Arendt dont la philosophie de la *vie active* repose sur trois concepts cardinaux qu'elle met en perspective : le *travail*, *l'œuvre* et *l'action*. Une philosophie qui vous parle, car vous êtes passé par l'ethnologie et même l'ethnopsychiatrie. Lier, délier, relier pour apprendre, communiquer et agir vous sont donc familiers, et, comme l'illustrerait le principe de *récurtivité* d'Edgar Morin, j'irai jusqu'à interpréter que les *défis* que vous avez rencontrés dans *le complexus* de votre action, c'est-à-dire tout ce que vous avez « tissé ensemble » pour créer, vous ont certainement aidé à mettre de l'ordre et de la clarté dans le réel de votre propre existence. A rayonner, peut-être, au sens copte du Dieu Soleil incarné dans Ré, *celui qui fait*, celui qui rentre dans le mouvement. Ainsi, écrivez-vous dans **Le Parvis, une scène nationale atypique** : « La culture n'est pas quelque chose qui se décrète, c'est quelque chose qui s'expérimente (...) » Et vous précisez : « Je ne crois pas que l'action culturelle soit autre chose que la tentative d'expérimenter constamment des idées. » Ainsi, comme Péguy se rendant à Notre-Dame de Chartres, vous avez pris, vous aussi, votre bâton de pèlerin vers la beauté des arts.

Des idées, vous en avez et vous les cultivez : philosophe de formation, exercé à l'enseignement, vous êtes devenu entrepreneur et manager, en même temps que se sont affirmées entre *épistémé* (le savoir) et *pragmatiké* (le faire) votre soif de réflexion et d'action conjuguées. Vous êtes ainsi, au nom de *l'écologie des liens*, un *porteur* d'idées et de connaissances autant qu'un *relieur* d'expériences. Vous êtes un *constructiviste* diraient les spécialistes et, pédagogue, vous aimez transmettre. Formé aux études théâtrales, vous savez les lois de la communication et, d'instinct vous percevez le jeu des choses de la vie. Si bien que l'art de la représentation vous est chevillé au

corps, il est ancré dans votre âme. Ne venez-vous pas d'écrire **Le spectacle au cœur. Mémoires d'un directeur de théâtre** ? C'est là un beau voyage d'une cinquantaine d'années dans le monde du spectacle, à travers lequel vous invitez le lecteur à partager vos passions ; un véritable dictionnaire amoureux sous les projecteurs du théâtre, de la chanson et de la danse ; un *démasquage* sensible de personnalités rencontrées ; bref, le contraire de l'œuvre d'un contemplatif. Il suffit pour s'en persuader de vous suivre dans vos portraits vivants, du *A* de Fanny Ardant au *W* de Lambert Wilson, en passant par toutes les têtes auréolées de l'alphabet et du spectacle contemporain réunis.

— De **Fanny Ardant**, vous retenez : « Sa voix, sa présence, son rayonnement font qu'on ne l'oublie pas », et vous êtes peintre et psychanalyste quand vous l'observez : « Il y a chez elle quelque chose de cet air de cour qui lui permet de vous toiser alors même qu'elle reste affable. On sent qu'elle a été élevée à l'ombre des princesses et que le cinéma l'a transformée à son tour en lui offrant la scène là où il arrive aussi qu'il offre le trône. Bref Fanny Ardant est royale. »

— De **Maurice BÉjart**, vous expliquez qu'« il porte la responsabilité d'avoir fait basculer la danse dans la modernité, en France, dans les années 1960 », et vous avouez que votre admiration vous paralysa au premier contact, mais homme de rythme autant que de concept (Béjart a fait des études de philosophie), le dialogue n'en fut que plus harmonieux à la faveur d'une histoire de noix du Japon, que je laisse aux lecteurs de votre ouvrage le soin de découvrir.

— De **Michel Boujenah**, vous tirez cette exquise synthèse : « Lorsqu'il sort de scène, on a toujours l'impression qu'il va revenir. C'est quelqu'un qu'on quitte avec regret et dont on attend le prochain passage. »

— De même, le regard ahuri et la mèche rebelle de **Raymond Devos** vous inspirent cette comparaison prise sur le vif : « En un sens, écrivez-vous, ce pourrait être un personnage de Fellini. »

— Tout aussi expert, votre regard sur **Marguerite Duras** : « Son visage impose une présence. », et sa présentation au Parvis du *Camion*, le film avec Gérard Depardieu, a gravé dans votre mémoire les traits de sa personnalité : « Chaque mot est mis en valeur et tombe comme une sentence... il y a du plomb dans ses mots. » Aussi avouez-vous que sa littérature vous a « bouleversé ». Et de conclure que, telle que vous l'avez entrevue 48 heures à Tarbes en 1977, telle elle est restée pour vous : « inoubliable » !

— Bien d'autres célébrités vous ont marqué encore, et votre dictionnaire est riche et généreux. Aussi ne m'est-il pas possible d'en refermer les pages sans m'arrêter un instant sur ces lignes inspirées que vous dédiez à **Michel Petrucciani**, énorme tête, buste minuscule et bras trop courts, mais des mains, ressentez-vous, « légères comme des oiseaux ». Des mains qui vous laissent de sublimes images : des mains qui esquissent des arabesques, « comme si ces mains-là étaient en apesanteur — écrivez-vous, des mouettes posées sur l'air et piquant vers les vagues qu'elles soulevaient en même temps que la musique. » Instant magique qui vous fait penser – et nous avec – à Toulouse-Lautrec, « ce lointain cousin de détresse et de génie de Michel Petrucciani ». Moment mythique, dirais-je, où l'art efface par sa grâce les désordres des relations entre l'homme et son semblable, en les magnifiant l'un et l'autre.

— Grand acteur enfin qu'on ne peut oublier parmi toutes les autres figures de votre livre : **Serge Reggiani**. Vous l'avez invité et accompagné lui aussi sur la scène du Parvis, comme **Mstislav Rostropovitch** et tant d'autres encore. Certes Rostropovitch nous rappelle le souvenir du *Grand Échiquier* de

son ami Jacques Chancel, votre compatriote Bigourdan, mais le souvenir de Reggiani vous reste, je crois, particulièrement présent : « il portait son chant d'une voix cassée par l'émotion dont le tremblement se transmettait à la salle ». A vous lire on revit la scène, on ressent l'émotion au cœur du public, et on voit des mains qui tremblent autant qu'elles applaudissent.

Vous êtes un passeur d'idées disais-je, mais un passeur d'esthétique et d'émotions aussi. Pragmatique en organisation, vous avez de surcroît une sensibilité d'artiste dans ce monde commun où, comme le développe Hannah Arendt dans *la condition de l'homme moderne*, l'isolement de soi est une menace pour la société. Et ce risque, l'*aconisme*, c'est-à-dire le refus du monde, est bien réel et ne peut être combattu, à ce point de fracture de l'histoire d'où est issue la modernité, que par l'action. Or l'action, explique la philosophe politique, c'est au-delà du travail où triomphe *l'homo laborans* et de l'œuvre où s'exprime *l'homo faber*, l'ensemble des activités qui nous met en relation avec la pluralité humaine où chaque individu est un acteur en puissance. Et cette action qui, selon Arendt, est notre seule voie d'accès à la réalité du monde présent, est précisément celle que je vois attachée à vos thèses et à vos valeurs, quand vous défendez la culture en général et le spectacle en particulier qui, tous deux, subliment l'individualité dans la pluralité jusqu'à exalter le jeu des sentiments. « *Wish it, dream it, do it !* » disent les anglo-saxons.

En cherchant donc à me relier à vous pour vous connaître, j'ai découvert tout à la fois votre soif d'action et votre élan poétique. Poésie, vérité essentielle ! Il suffit de vous lire : « La neige qui tombe me met en état de manque poétique — écrivez-vous dans votre blog. Quelque chose de l'enfance, qui en moi se réveille, comme si le monde, soudain venait de recommencer. »

Je retrouve là Georges Saint-Clair, notre confrère, dans ses rimes et ses liens de « Limites abolies » : « *Tandis toujours qu'il neige et que, tout réuni, / Tombent dans l'autrefois les flocons d'aujourd'hui.* » Derème, des nôtres aussi, avait dans son *Élégie* la même mélancolie réunificatrice : « *L'arbre nu du destin sous le ciel âpre se découvre. Allégresse où riaient nos jeux, le caprice et la danse ! Quand verrons-nous le port, l'azur, le calme et l'abondance ?* »

Oui, la culture est danse et mouvement. Ainsi, chez vous, le passé le présent et le futur, le global et le local, le technique et l'humain, l'économique et le politique, le prosaïque et le poétique, bref, tout ce qui distingue et unit à la fois sont indissociable. Et l'homme pour vous, est un « système à personnalité active », je veux dire un sujet qui perçoit, imagine et vit au présent, entre un passé qui le détermine et un futur qui l'interroge. Il est d'abord et avant tout un individu. Et c'est lui, ce personnage singulier, ce sujet en lien avec lui-même, qui est au centre de tous les parvis du monde. Comme chez Jean Zay et André Malraux, les pères fondateurs de la culture d'État en France, symbole de volontarisme démocratique, on retrouve sous les lignes de force de votre action, le sens de la *reliance* : à savoir qu'**il faut entretenir et développer les liens sociaux par l'intégration des idées, des valeurs, des décisions et des jeux individuels.** Et ces jeux individuels dans un monde collectif, vous allez les traquer jusque dans la culture du rugby : « J'aime bien le rugby – affirmez-vous –, ou pour être plus précis, je l'aimais bien, cette lutte des packs avant, ces chevauchées sur les ailes, ces déferlantes vers l'en-but me réjouissaient dans le froid des tribunes ou la tiédeur d'un salon de télévision lorsqu'il m'arrivait de regarder les matches du tournoi des cinq, puis six nations. Mais, à vous dire le vrai, je ne m'y retrouve plus. Les choses que l'on voit aujourd'hui

ressemblent de plus en plus à des combats de sumos, le rituel en moins. » Vous rejoignez en ce sens où perce le fait politique et l'idée même de démocratie, l'ancien soigneur des *Coquelicots*, le XV réputé des années d'avant-guerre du Lycée de Pau, et ce soigneur, philosophe comme vous, c'est le Béarnais Joseph Peyré, quand, lui aussi attentif à l'esprit du rugby, il écrit dans *l'Encyclopédie des sports modernes*, en 1958 : le rugby, « ce roi des jeux... a eu son évolution et ses crises, ses âges d'or et ses éclipses, et, comme tout monde humain, il a fait et défait ses idoles, consacré ses hauts lieux et imposé sa poésie.»

De fait, ni vous ni Peyré, n'êtes passéistes. Ainsi écrivez-vous : « Je ne sais pas s'il faut pousser bien loin la comparaison et recommander le port du casque ou le changement des règles mais on aimerait avoir de bonnes raisons de s'intéresser à nouveau aux enjeux du sport comme de la politique pour la beauté du jeu. Et en démocratie – concluez-vous – la beauté du jeu, tient au plaisir de la participation, encore faut-il que le jeu en vaille la chandelle. »

Le jeu et la chandelle, vous en avez dénoué les fils dans **Le malaise de la culture**, primé en 2008 par l'Académie des Sciences morales et politiques, un essai, là encore passionné, sur la crise de notre modèle culturel bien français. Dans cet essai que vous transformez, vous faites une véritable approche de la complexité de la culture prise aux pièges du travail, des loisirs, de l'individu et de la société. Et l'on y ressent pleinement votre projet de faire d'une culture en miettes une culture en actes. On y voit l'espérance d'une *culture de la culture*, en somme, chez l'acteur que vous êtes des choses du savoir, des arts et du spectacle. De la vie tout simplement, au gré des buts que l'on se fixe et des moyens que l'on choisit pour y parvenir.

Comme vous aujourd'hui, Peyré défendait en son temps l'idée que nous ne vivons pas dans le passé. Et il en développait l'argument dans son article précité : « Ce n'est pas seulement l'histoire d'hier ou d'avant-hier qui nous occupe malgré le plaisir de l'évocation et l'inévitable regret. C'est surtout l'histoire de demain, le don qu'elle nous apportera. Dans cet ordre-là aussi notre appartenance au monde du rugby nous vaut d'être branchés sur des ondes particulières et d'avoir, aussi bien que notre mesure du temps écoulé, notre mesure du temps à venir. » Ainsi pour le Béarnais formé par Alain au Lycée Henri IV à Paris, à la veille de la Grande Guerre, le spectacle immanent du rugby ne vaut que par ce qui le transcende : « Lorsque chaque automne, je prends à Pau le calendrier de la *Section*, le club de mon pays natal, ce n'est pas seulement pour avoir en ma possession un programme de spectacles, mais réellement un programme de vie. »

Un programme de vie, cela rime avec parvis, votre *Parvis*, cet espace où le jeu entretient la chandelle et fait de ses invités et publics réunis, des êtres à la hauteur. Alors quand vous vous retrouvez vous même, seul, au milieu de cet espace que vous avez créé et administré, alors comme pour tenir encore serrés tous ces liens sociaux, humains, spatiaux et temporels que vous avez tissés ensemble, vous publiez votre premier roman. Et ce roman, c'est **Le Philosophe amoureux**, une fiction où s'invite Descartes pour un traité de vie où l'auteur que vous êtes, avance masqué à travers les passions.

Marc Bélit et Joseph Peyré, deux écrivains, philosophes amateurs de Belles lettres, de spectacles et de rugby, intronisés à 80 ans d'intervalle au sein de notre Académie, et que la tradition réunit aujourd'hui à travers les usages qui se perpétuent, les formes qui évoluent et l'esprit qui s'adapte. Ce

qui m'incline à penser que notre Compagnie n'est ni *acosmique* ni *a-liénée*. On y cultive encore les liens internes de la culture entre académiciens et les liens externes de l'ouverture. Tel est le cas aujourd'hui, sur l'aile du Conseil Départemental qui nous accueille en ce lieu chargé d'histoire du Parlement de Navarre, comme du côté du public, fidèle à nos séances. Mais voilà que les démons de la modélisation systémique me reprennent car, à l'interface de notre Académie et de son environnement, je vois déjà surgir le rêve d'une *association des amis de l'Académie de Béarn*. Des liens, encore des liens ! Pour que passe la culture.

Cher Marc Bélit, c'est un honneur pour moi de vous remettre nos insignes à l'effigie de Marguerite de Navarre qui vous consacrent en Béarn, et une joie aussi de souhaiter au nouveau confrère, heureux immortel que vous êtes désormais, la bienvenue éternelle parmi nous. Eternelle, cela va de soi pour un académicien appelé à de nouveaux romans. Mais éternelle « jusqu'à demain » rectifierait l'attachant musicien Thomas Dutronc, si l'on s'en tient au titre (bien peu idéaliste) de son dernier album, où il chatouille à dessein le mythe du destin.

Discours de remerciements de Monsieur Marc Bélit, nouvel académicien

Les premiers mots qu'on vous adresse en pareille circonstance sont le plus souvent agréables à entendre mais si accepter les termes de l'éloge, relève de la politesse due à ceux qui vous font l'honneur de vous accueillir, en revendiquer les termes pour soi serait imprudent, tant l'éloge dépasse la valeur et met à mal l'estime de soi soudain sollicitée trop avant. On ne retiendra donc de ces aimables propos que ce qui sied à la convenance et à l'amicale attention de celui qui les prononce.

Vous avez bien voulu, cher Pierre Peyré évoquer à cette occasion les rites de passage que toute société, fut-elle savante, réserve à ses impétrants, ils sont quelquefois très complexes, quelquefois plus simples, toujours codifiés, ici ils se résument à un échange de discours, cela me convient tout à fait. Il est vrai que je suis très sensible à cet aspect de la coutume ayant eu, à une époque, la velléité de poursuivre des études d'anthropologie sur les formes théâtrales des rituels en Afrique où j'exerçais la profession d'enseignant en philosophie en début de carrière. Je suis donc, si l'on peut dire, familier de ces formes de sociabilité sans lesquelles il n'y aurait, à vrai dire, que peu de relations sociales. Le théâtre, pour une *grande* part, y puise ses références, la religion également et dans l'ancienne Grèce on disait que « *nombreux sont les porteurs du Thyrses, mais rares les Bacchants* ». Je ne pense pas que votre estimable assemblée célèbre pour autant des bacchanales du moins au sens ancien du terme, aussi, si vous le permettez nous n'en garderons ici que la métaphore.

J'entends bien aussi que cet accueil invite à se tenir sur le seuil et cela me convient aussi car vous avez relevé qu'ayant eu à choisir un nom pour l'activité culturelle que je m'apprêtais à mener, je l'avais appelée « le Parvis » indiquant par-là, ce lieu

situé sur un seuil, devant l'endroit du culte au Moyen-âge, place sur laquelle s'établissaient les baladins et les marchands et non dans le lieu sacré où se célèbre le divin. Du reste, le temple grec connaissait aussi le « *pronaòs* et le *naòs* ». Il n'y a donc pas qu'au théâtre qu'on connaît l'antichambre le lieu religieux comme le lieu culturel savent bien que les dieux n'apparaissent pas sans se faire attendre. On ne saurait mieux décrire ce qui va suivre : « Le Parvis » comme espace culturel allait donc sortir du temple et mettre l'art et la culture sur la place, ou si l'on veut sur le trajet des pratiques populaires. Du reste, le théâtre à y bien regarder n'est devenu théâtre qu'en sortant du culte des dionysies agraires. Pour la culture, telle que je l'entendais, le lieu serait donc une place, un Forum, pas encore un théâtre, ni à fortiori un temple.

Et puisqu'en ce rituel, il est d'usage de décliner son identité de provenance, je dois dire que Bigourdan de naissance et Béarnais d'adoption puisque je vis avec ma famille dans la ville de Pau depuis trente ans, j'ai tout de même par la voie paternelle remonté pour la circonstance un itinéraire généalogique qui m'a fait découvrir la présence d'un ancêtre, un certain Bertrand Bélit qui exerçait les fonctions d'avoué de M.Faget de Baure, avocat parlement de Navarre, avant la Révolution. Il y a donc fort à parier qu'on trouverait un peu de la terre du Béarn sous mes sabots pour peu qu'on les gratte. La trace de ces pas semble avoir mené mes ancêtres après la Révolution vers le nord du département, Morlaas et Montaner, avant d'aller en Bigorre chercher des plaines plus fertiles que les coteaux. Cela ou autre chose. Au vrai, je suis sans doute originaire de ces terres encloses dans la boucle paresseuse de l'Adour qui contrairement aux gaves impétueux, prend le temps de choisir sa pente avant de rejoindre la mer. Ceci pour vous situer ma provenance, je ne dis pas mon identité qui est sans doute faite d'alluvions d'autres fleuves encore.

Mais il est vrai que si nous sommes faits de glaise, nous le sommes aussi comme dirait Shakespeare de l'étoffe de nos rêves et que nos appartenances multiples se déclinent au fil de nos sédimentations successives, qu'elles soient mentales ou rurales. Nos ancêtres certainement, même s'ils n'avaient pas lu Rimbaud, savaient que « *la main à plume valait la main à charrue* ». Aussi bien, je ne me posais pas encore ce genre de question lorsqu'il m'apparut que la culture serait le domaine

dans lequel je chercherais à m'épanouir. Mais cette culture dont j'observais qu'elle désignait plutôt les sciences et les arts, me paraissait aussi désigner une identité plus confuse et malgré tout singulière. L'anthropologie, cette science de l'homme vers laquelle j'allais chercher des lumières me fit voir que les cultures sont des assemblages qui forment à un moment ou à un autre des « précipités » d'influence qui en fixent plus ou moins durablement l'originalité. Chacun de nous est redevable à sa culture d'origine de ce qu'il est mais se construit une culture propre par sa formation. Les Allemands distinguent avec subtilité la « *Bildung* » qui est de formation de la « *Kultur* » qui est d'appartenance. Nous, nous utilisons le même mot au risque de quelques confusions.

Au vrai l'usage que nous faisons de ce mot contient davantage de charge symbolique que de clarté, plus d'extension que de compréhension. Quant à son étymologie, elle vient de *colere* qui désigne l'acte de faire pousser, de cultiver, l'agriculture en somme. Dons tout homme cultivé sommeille un paysan. Mais il y a aussi dans sa racine la notion de *culte* et c'est pourquoi la culture se situe quelque part entre la religion et l'agriculture. De l'une elle tient un caractère sacré, de l'ordre de la révélation ou de la transmission, de l'autre un caractère pratique, de l'ordre de la production. C'est donc d'une certaine façon un domaine de transcendance concrète. Son ambition ultime ne peut être atteinte que par une pratique. Cette pratique s'appelle « l'action culturelle » et son domaine de référence c'est l'art ou la science, ou les deux à la fois. Nous parlerons ici plutôt de l'art. La culture consistant « selon nous », à « vivre avec l'art », sinon avec art comme le voulait Montaigne, mais c'est déjà plus difficile.

Je vais répondre maintenant à votre aimable sollicitation, cher Pierre Peyré, et revenir sur cette création d'un « Parvis pour la culture » à Tarbes ». Mais auparavant, il faut que je fasse le détour par un exposé de l'état de la question telle qu'elle se posait au niveau national.

On vient de porter au panthéon l'un des grands hommes, Jean Zay, qui jeta les bases d'une grande politique éducative et culturelle à l'époque du Front populaire. Mais s'il a nommé les choses, dessiné les grandes lignes de cette politique, le temps lui

a manqué pour en installer durablement les institutions. Malraux mettra dix ans à en esquisser les contours et il faudra 50 ans, à la gauche comme à la droite, sans remettre une seule fois en question la responsabilité culturelle de l'État, pour en imposer la pratique. La culture, et c'est une originalité bien française, relève depuis lors dans notre pays, de la responsabilité publique. Mesurons cette exception qui nous a fait considérer la culture à l'instar de l'éducation comme la condition de possibilité de la vie ensemble. L'une s'exerce au travers de l'école, l'autre s'exerce au travers de ses institutions culturelles que sont le musée, le conservatoire, la salle de théâtre ou de concert. Aussi lorsque Malraux déclara à la chambre des députés qu'il fallait faire pour la culture ce que Jules Ferry avait fait pour l'éducation, nul n'éleva la voix pour soutenir le contraire.

Quel en était en fait l'enjeu profond ? Au lendemain de la guerre, la France, une nouvelle fois était divisée, sa défaite transformée en victoire grâce à l'appui des Alliés, laissait subsister les graves dissensions issues des années trente, entre droite et gauche, lesquelles se disputaient le pouvoir et prônaient des conceptions politiques antagonistes dans un climat de guerre froide. Par ailleurs, la séparation de l'Église et de l'État opérée au début du siècle avait ôté à l'argument religieux le pouvoir de fédérer la société. Il ne restait au fond que la culture, pour tenter de refaire cet édifice de valeurs par lesquelles les français pourraient retrouver un destin commun. Seule la culture pouvait tenter de faire tenir ensemble des hommes dans une nation fracturée et défaite sur laquelle planait l'ombre de la Shoah, cette culpabilité diffuse qui allait longtemps imprégner le siècle. La culture donc, *cet ensemble de forces plus fortes la mort* dira encore Malraux devenait un enjeu de cohésion nationale et internationale, car *une culture ajoutait-il : c'est d'abord l'attitude fondamentale d'un peuple en face de l'univers...la culture, c'est cette force mystérieuse des choses beaucoup plus anciennes et beaucoup plus profondes que nous et qui sont notre plus haut secours.* Refaire la France, donc, c'était l'ambition, mais non la France repliée sur elle-même, la France ouverte sur le monde : *la France qui n'a jamais été plus grande que lorsqu'elle était la France pour les autres* dira encore Malraux. Ferment de cohésion interne, élément de rayonnement externe, telle était, pour lui, la culture. Ce qu'il aura apporté et fait passer dans les mœurs françaises, dans un lyrisme

rarement atteint et une idéalisation certaine de l'ambition culturelle d'un pays, c'est l'idée que la culture par son importance même relevait, comme l'éducation, d'une responsabilité régaliennne. Il est quand même singulier que soixante ans après son décret de 1959 établissant les missions d'un ministère de la culture, aucun gouvernement n'ait remis en question cette obligation consentie. C'est là sans doute une des formes de l'exception française.

Néanmoins, ce n'était pas tout de faire « de beaux discours » *Qu'est-ce que la culture* se demandait-il lors de l'inauguration de la Maison de la culture d'Amiens ? *Réponse: la culture c'est ce qui répond à l'homme quand il se demande ce qu'il fait sur terre.* Mais encore fallait-il procéder à l'aménagement culturel du territoire, bâtir les outils du développement et d'abord ces Maisons de la culture qui ne seront qu'une douzaine lorsqu'il quittera le pouvoir mais dont il espérait qu'on en bâtirait une par département. Il n'y était pas parvenu dans le temps qui lui fut imparti. Qu'importe dira-t-il, *une Maison de la culture se définit d'abord par l'audience qui la constitue*, autant dire, partout où la volonté se manifeste d'installer une entreprise culturelle en direction d'un public.

Ce message je l'ai entendu, d'autant plus qu'il correspondait à mon désir le plus profond. J'avais éprouvé et regretté les effets d'un relatif désert culturel dans ce coin de Bigorre où j'avais eu quinze ans. Je rêvais à l'époque de théâtre, de concerts, de spectacles, de lectures, d'évènements culturels comme en connaissent aujourd'hui tant de jeunes qui ont l'embarras du choix et même peut-être trop de choix ce qui est une autre question. Je voulais construire ou contribuer à ce qu'il se construise une Maison de la culture à proximité de mon lieu de vie. Je m'y emploierai avec mes maigres forces mais je partirais en faculté sans qu'elle voie le jour. Ce n'est que plus tard, mes études finies, un métier d'enseignant qui me ramena au pays et la curiosité en éveil devant les formes nouvelles de la vie sociale qui me donnèrent l'idée de ce que j'allais entreprendre. La sociologie dont j'étais féru me fournissait son lot d'analyses et ce n'étaient pas les contempteurs de la société qui m'intéressaient le plus, mais ceux qui cherchaient l'hybridation culturelle et parmi eux quelqu'un qu'on ne lit plus guère, Jean Duvignaud. Celui-ci, observateur attentif des phénomènes sociaux et culturels qui affectaient la société française de l'époque, écrivait

dans « Fêtes et civilisations » en 1973 : « *Que l'on construise aux portes des cités ces vastes hangars de grandes surfaces et la fête de l'échange reprendra avec ses guinguettes et ses marchés fous.* » Tiens, me dis-je, revoilà le Moyen-âge ses baladins et ses marchands ! Duvignaud traduisait là un sentiment diffus dans la société qu'on allait appeler « de consommation » avec une nuance péjorative qui à l'époque n'existait pas, car on sortait d'une période de pénurie avec une appétence de biens matériels et culturels dont le cinéma, (la nouvelle vague) le spectacle (le théâtre populaire, la nouvelle danse) les musiques du monde, allaient être la traduction. Les premières « grandes surfaces » répondaient à des besoins nouveaux et bouleversaient l'offre de consommation, elles étaient tout de suite, populaires. Duvignaud m'avait soufflé le thème, je trouverais le nom, ce serait Le Parvis.

Je n'hésiterais pas longtemps à tenter cette hybridation de la culture et du commerce, d'abord parce que dans son usage ancien, le commerce désignait la fréquentation des personnes davantage que le trafic ou le négoce des choses, ensuite, parce que je me souvenais que Valéry disait à ce propos : « *la méditerranée a été une machine à fabriquer de la civilisation parce qu'on y a trouvé associés, esprit, culture et commerce* ». Il n'est pas en effet de civilisation qui n'ait associé ces termes d'une manière ou d'une autre car le commerce est en son fond, échange, circulation des biens et des idées, liberté. Mais nous sommes en France et je viens de dire que la responsabilité culturelle toute neuve émanait principalement de l'État. Son régime naturel était la subvention publique. À défaut, il fallait innover. Il fallait lancer une idée, expérimenter en vraie grandeur, les subventions viendraient après. Ce sera comme on sait un succès et la suite montrera que l'État viendra au concours de cette expérience innovante assez vite car il existait à l'époque un « fonds d'innovation culturelle » qui permettait de relayer les expériences originales comme aujourd'hui on a des incubateurs d'entreprises innovantes. Voilà l'histoire de ce défi plein de contradictions sur lequel je vais revenir.

Auparavant, il faut faire un peu d'histoire. Culture et commerce, je l'ai dit, sont plutôt ressentis de nos jours comme antinomiques. Nous avons beau savoir que dans d'autres époques et sous d'autres régimes, le mécénat religieux, royal ou simplement roturier avait permis à l'art de s'épanouir et de

circuler dans la société, nous avons beau savoir que si l'art n'a pas de prix, il a néanmoins un coût, nous avons la fâcheuse tendance en France à considérer que tout ce qui ne vient pas de l'État, c'est à dire de l'impôt par la subvention est en quelque sorte pollué comme le sont les derniers de Judas. Il y a cette figure biblique rémanente de Jésus chassant les marchands du temple qui donne toujours au commerce un sens négatif. Bref dans notre culture, l'argent a mauvaise presse et on a beau savoir que la culture a besoin de financements, on préfère ne pas savoir comment on y subvient. Que le commerce s'invite dans ce débat et on a vite franchi la ligne rouge. Pourtant à Tarbes à cette période et sans doute encore aujourd'hui, il n'aurait pas été possible de faire émerger une Maison de la culture sur les seules ressources publiques et c'est donc seulement avec le concours de fonds privés que l'on a pu y parvenir. L'État a bien compris la chose qui par ses lois sur le mécénat de 1987, puis de 2003 a encouragé le financement privé de la culture. En d'autres termes il aura été plus vite que l'opinion publique.

Cependant, si la réserve à l'égard de l'argent privé a peu à peu été levée, l'autre crainte était qu'un financement privé ne donne accès qu'à une culture dégradée, à une forme de divertissement jugée disqualifiant. C'est sur ce terrain que le Parvis a gagné la partie, car non seulement on était loin de toute dégradation de l'offre mais au contraire c'était le meilleur et le plus difficile de l'offre culturelle qui était proposé à tous. Et ouvrir des espaces de culture dans des lieux de fréquentation populaires, nouveaux parvis de ces « temples » de la consommation qu'étaient les grandes surfaces était certes contradictoire dans les termes, mais contradictoire comme la vie qui se moque des interdits et des restrictions mentales qui empêchent d'aller de l'avant.

Car la vraie question de la culture était de deux ordres. Pour offrir ce que les gens attendaient, c'est-à-dire, pour proposer les mêmes spectacles, expositions et concerts d'un bout à l'autre du territoire, il fallait certes procéder à l'aménagement culturel du pays, mais aussi faire en sorte que le public le plus large possible y adhère et y participe. En un mot, la vraie question était celle de la démocratisation culturelle. J'ai cru, un temps, que mettre le théâtre au marché était la solution, elle n'en était que l'esquisse.

Or, cette démocratisation culturelle a été largement présupposée. Il était entendu que lorsque l'offre serait organisée sur tout le territoire dans des conditions satisfaisantes, lorsqu'il serait possible de voir de grandes expositions ailleurs qu'à Paris, que de grands festivals ponctueraient l'été des villes et des campagnes, lorsqu'il y aurait un tissu d'équipements culturels, de théâtres, de salles de concert ou de danse à peu près partout et que le 1% du budget de l'État, redoublé par celui des collectivités locales et territoriales, serait alloué à la culture, les choses iraient de soi. La France mit environ 40 ans à réaliser ce programme avec deux temps forts, l'impulsion donnée par Malraux en 1960 et par Lang en 1980.

Or, cinquante ans après l'impulsion initiale, il faut bien constater que la culture « cultivée », celle de la fréquentation des œuvres élevées de l'esprit et de l'art, profite d'abord, si ce n'est essentiellement, à un public déjà cultivé, en un mot d'abord à ceux qui en comprennent l'intérêt et en ont acquis la formation. À côté d'elle ou en opposition à elle se développe une autre culture, moins difficile, plus festive, plus participative, plus distractive.

Il faut donc bien admettre alors que se diffuse dans le pays au moins deux, sinon plusieurs cultures ou modes culturels, l'un de masse, diffusé par les industries du divertissement collectif (cinéma, télévision, médias de masse) ou individuel (internet), l'autre d'élite par les canaux de diffusion de la culture légitime et que l'espoir d'une démocratisation de type pyramidal bute sur des résistances sociologiques que nulle « animation culturelle » ne parvient à modifier. La question se pose alors, dans les termes formulés par Hannah Arendt et l'école de Francfort que vous avez évoquée, de savoir si : « *une culture qui a résisté à des siècles d'oppression sera capable de résister à la version divertissante d'elle-même* » que les médias diffusent aujourd'hui. La réponse n'est pas simple à fournir.

Nous voilà bien loin alors du rapport de la culture et du commerce. Nous sommes en présence de l'industrie culturelle de masse face à la diffusion artisanale, en présence de la production de multiples (films, images qu'on peut multiplier à l'infini) opposée à la fabrication de prototypes (une pièce de théâtre, un concert) par définition, uniques. Nous vivons cette époque stigmatisée par Walter Benjamin où la reproduction technique qui multiplie l'accès à l'œuvre d'art, lui enlève en même temps son aura, voire qui la transforme subrepticement

en marchandise. Il faut nous résoudre à accepter, sinon une culture à deux vitesses, du moins un élargissement du concept de culture qui englobe bien d'autres domaines que ceux de la culture cultivée. Et c'est là que la question de la définition de la culture devient ardue car elle glisse subrepticement vers la définition que les anthropologues lui ont donnée : les mœurs, les us et coutumes, les usages et langages d'une société donnée. Il y a fort à parier que lorsque nous parlons de culture nous n'entendons plus les uns et les autres aujourd'hui, la même chose.

Reste la question de son financement. Est-il légitime dans une démocratie que l'essentiel de l'effort culturel aille au financement d'une activité qui concerne moins de 10% de la population, même s'il s'agit de l'élite ? On découvre, un peu effarés que les choses n'ont guère changé depuis les temps anciens et que ce qui est beau comme disait Spinoza, est aussi difficile que rare. En tous les cas que le rêve selon lequel on pouvait faire partager au plus grand nombre les trésors de notre culture s'éloignait malgré l'ampleur des moyens mis en œuvre pour le rapprocher des gens. C'est là que l'idée de faire participer à cet effort la contribution privée via le mécénat retrouve du sens, car elle allège la charge collective. En France, elle est encore minime, mais dans les pays Anglo-saxons, comme on sait, elle est beaucoup plus importante au point que les citoyens qui y contribuent (et pas comme on le croit souvent les entreprises seules) deviennent beaucoup plus attachés et attentifs aux contenus culturels que nous qui recevons la culture comme un dû lequel ne nous demande comme effort que le prix d'une place de spectacle ou d'exposition à acquitter au guichet.

On se rend compte donc très vite que la culture est devenue une chose problématique d'autant que sa nécessité et sa finalité (élever chacun vers le beau, le mieux) va se trouver alors soumise à la critique des sciences sociales.

*

La forme que cela prend est celle de la critique de la culture « bourgeoise » entendue comme culture de classe qui a été largement répandue par les meilleurs esprits durant tout le siècle dernier jusqu'à être admise comme évidence par nos contemporains. On ne pouvait mieux faire pour en disqualifier

les enjeux. La culture ne serait donc pas comme le proclamait Malraux : « *l'invincible permanence de ce qui a triomphé de la mort* » ou encore « *la part immortelle laissée dans les œuvres par les mortels que nous sommes* » mais plutôt un conditionnement de classe qui détermine un ensemble d'objets et de comportements comme marqueurs d'une « culture supposée légitime » dont la démocratisation serait la tentative de la rendre commune à tous par effet de persuasion (l'enseignement) ou d'imitation (acquisition de goûts et comportements dominants). On reconnaîtra là l'analyse de Pierre Bourdieu qui sera le plus sévère contempteur de la culture allant jusqu'à disqualifier toute tentative d'en démocratiser les comportements.

Ainsi, non seulement l'accès à la culture se révèle inégalitaire, mais encore il est disqualifié par son appartenance aux mœurs d'une classe qui lui interdiraient toute dimension authentiquement populaire. Se présentant sous la forme d'une culture d'élite, cette culture serait en réalité l'expression des goûts de la bourgeoisie et à ce titre totalement mystificatrice en ce qu'elle incarne le contraire du mode sous lequel elle se donne. On reconnaît là la critique anti-élitiste à laquelle ont tenté de répondre certains penseurs dont le philosophe allemand Frédéric Schiller affronté à ce problème dès le fin du XVIII^e siècle en Allemagne avant d'être reprise par Antoine Vitez, disant qu'il fallait pour la culture et l'art, être « *élitaire pour tous* », c'est-à-dire, vouloir le meilleur pour le plus grand nombre. Or qu'est-ce qu'une culture d'élite ? C'est une culture qui veut le meilleur. Le problème est que cette notion est le fruit d'une délibération, d'un choix, d'une sélection opérée par ceux qui décrètent qu'une chose est meilleure qu'une autre. Dès lors qu'on les suspecte de point de vue de classe, on fait peser le soupçon sur la légitimité de tels choix. Mais au siècle de Kant, le meilleur est comme le Beau, « *ce qui plaît universellement à tous, sans concept* », quelque chose qui s'affranchit de toute particularité. En le rabattant sur la grille de la lutte des classes on disqualifie par là le jugement de goût. C'est bien ce qu'à entrepris et réussi Bourdieu. La grille néomarxiste aura donné là l'exemple de sa puissance de démystification. Dès lors, il est entendu que cette culture ne saurait concerner ni intéresser tout le monde. Du coup on opposera à une culture d'élite, une culture dite « populaire » au sens où cette dernière plairait spontanément au peuple et comme le peuple est divers et se compose d'entités hétérogènes, cette culture doit aussi en être le

reflet. Ainsi se trouve disqualifiée la culture admise, révéérée et enseignée.

Cette disqualification au cœur même de la citadelle qui délivre des brevets d'habilitation à la transmission culturelle (l'université) aura un effet ravageur sur la profession des enseignants soudain frappés du soupçon de l'illégitimité de leur pratique devenue mystificatrice. Et cette critique va devenir la vulgate d'une critique de l'enseignement lequel va douter désormais de la finalité de ce qu'il enseigne. L'enseignant instruit par les nouvelles sciences de l'éducation se découvre alors comme l'opérateur involontaire d'une reproduction aliénante de ce que son enseignement visait pourtant à transformer par le développement de l'esprit critique. Bien que cette approche un peu systématique ait été largement amendée par la suite, une génération plus tard, ses effets se font encore sentir.

Cette critique radicale aboutit néanmoins au fait que la culture cultivée étant disqualifiée, le champ est désormais libre pour la culture de masse, qui pour le coup ne peut plus être qualifiée de culture bourgeoise puisqu'elle est partagée par tous. L'argument massue aura assommé son objet comme on écrase une mouche d'une pierre mais en tuant le dormeur.

Pourtant, la sociologie contemporaine observe que les gens consomment pareillement les séries télévisées, les fêtes et divertissements publics, le théâtre de rue et les concerts rock, mais certains continuent à avoir le goût et le désir de suivre des concerts de musique classique, d'opéra ou de théâtre d'avant-garde, indépendamment de leur catégorie sociale. C'est ce qu'explique très bien le sociologue Bernard Lahire qui soutient dans son livre : « la culture des individus » (2004) que « *la frontière entre la <haute culture> et la <sous-culture> ou le simple <divertissement>, ne sépare pas seulement les classes sociales, mais partage les différentes pratiques et préférences culturelles des mêmes individus dans toutes les classes de la société* » en d'autres termes que les pratiques culturelles aujourd'hui ne relèvent pas ou peu de comportements de classe largement homogénéisés au sein de la société moderne, mais tout autant de choix et de comportements complexes des individus affrontés à une offre surabondante et diversifiée. La démocratisation ne passe plus dès lors par la diffusion d'un seul modèle dominant, mais par la dynamique contradictoire d'influences selon tel mode, tel moment, telle classe d'âge, ce qui

provoque à la fois une grande liberté et une grande confusion avec la perte des repères qui va de pair. Cette crise d'un modèle culturel à transmettre dans un processus de diffusion des œuvres du patrimoine et de la création va fragiliser la question de la diffusion de la culture dans sa légitimité.

On s'est alors demandé si la démocratie culturelle ne passerait pas plutôt par la reconnaissance de la culture des autres, étant entendu qu'on appelle culture, l'ensemble des pratiques, de coutumes, de langages et de comportements de groupes sociaux ou ethniques caractérisés. Cette approche prendra le nom de « diversité ». Ce terme, importé des sciences sociales anglo-saxonnes lors du débat à l'Unesco en 2003 est apparu alors que les Etats-Unis voulaient intégrer la culture dans le traité mondial des échanges commerciaux, (OMC) ce qui aurait eu pour effet de traiter définitivement la culture comme une marchandise. La France, le Canada, la Chine et le Brésil soutinrent à l'Unesco la nécessité de préserver la « diversité culturelle » à l'instar de la « diversité naturelle et écologique » et c'est ainsi que la culture échappa aux accords de « libre échange » de l'OMC. La France, passant de la bataille à l'extérieur, vers le champ intérieur troqua alors son objectif initial de « démocratisation culturelle » par un objectif de « promotion de la diversité ». La démocratisation ne vise plus tant à transmettre un modèle de connaissance qu'à reconnaître la légitimité d'une pluralité de modèles.

*

Une nouvelle difficulté se fait jour alors qui découle de l'approche anthropologique qui est peu à peu venue substituer la diversité à la notion d'un modèle culturel unique transmis par héritage et éducation. Cette reconnaissance de cultures différentes passe aussi par la confrontation dans un même pays de cultures qui veulent le rester et exigent qu'on respecte leur droit à la différence. Ce débat, très actuel comme on sait, c'est celui du multiculturalisme. C'est une difficulté est interne et externe.

Que se passe-t-il donc dans une société lorsque des minorités culturelles se réveillent ou se reconstituent qui contestent l'éradication de leurs différences par l'effet nivelant de la culture dominante ? C'est le cas des revendications régionales qui depuis la deuxième moitié du XX^e siècle au moins ont fait

entendre leurs « différences » linguistiques et culturelles. C'est le cas aussi des cultures d'immigration récente ou plus ancienne qui demandent une égalité de traitement démocratique en dépit de mœurs différentes de celles de la majorité.

En d'autres termes, comment reconnaître les identités différentes des membres nationaux d'une société pluraliste ? Certes l'universalisme républicain qui ne reconnaît que des citoyens égaux en droit a déjà répondu par avance à cette question, mais l'exigence de respect de la diversité et la reconnaissance des cultures au pluriel est aussi une demande sociale constatée malgré tout. La revendication identitaire ici ne se satisfait plus de l'égalité théorique. On voit bien que la question de la démocratisation a laissé la place en urgence à celle du dialogue des cultures.

Mais, il y a une autre difficulté encore. Le développement des sciences humaines et particulièrement de l'anthropologie nous a mieux fait saisir la réalité du caractère pluriel des cultures du monde. Aussi, à l'idée largement répandue au XIX^e siècle d'une suprématie de la culture occidentale façonnant le monde moderne et industriel selon sa logique marchande a succédé l'idée que non seulement ce développement était destructeur de cultures mais qu'il n'y avait aucune raison d'accepter comme un fait, cette supériorité, ni de considérer qu'on pouvait établir une discrimination entre cultures supérieures et inférieures. Il y avait certes des cultures dominantes, mais pour d'autres raisons que culturelles, soit militaires, économiques pour l'essentiel. La valeur qui s'imposait comme idée régulatrice étaient que toutes les cultures avaient un droit égal à l'existence et à la reconnaissance comme à la protection dès lors qu'elles étaient menacées.

Cet égalitarisme nouveau a pour conséquence l'attitude qui consiste à dire que si toutes les cultures se valent on se doit de défendre la sienne au seul motif qu'elle est la notre. Puisque l'idée d'une universalité des valeurs que la culture d'origine portait n'est plus unanimement partagée et dans notre culture même, contestée, pourquoi ne pas militer à notre tour pour la renaissance des traditions, des identités. Ce repliement sur soi, versus de la mondialisation qui fragmente et homogénéise en même temps le monde aboutit à une sorte de balkanisation culturelle et à un narcissisme de la culture propre qui devient le décor naturel de notre époque. On ne parle pas encore d'une guerre des cultures, mais on peut déjà parler d'une rivalité des cultures qui chacune, revendique d'être le pivot de l'universel.

Reste ainsi un problème de taille : comment concilier le fait qu'il existe malgré tout des valeurs universelles (ce qui est bon, juste universellement) et la diversité légitime des coutumes. Par exemple, si la lapidation des femmes adultères et la main coupée aux voleurs sont des habitudes culturelles dans telle ou telle d'entre elles, comment défendre des usages qui contreviennent si évidemment au respect de la personne humaine inscrit dans nos valeurs ? Et comment parler de barbarie si on abandonne l'idée qu'il n'y a plus de culture étalon ? Le droit naturel ? Mais sur quoi d'autre le fonder sinon notre conception occidentale du droit. On voit bien là où réside la difficulté, c'est celle du relativisme culturel. C'est là sans doute la limite de flexibilité de notre tolérance aux cultures des autres. On comprend alors pourquoi, à la difficulté intrinsèque de la démocratisation culturelle dans une société homogène s'est ajouté une autre difficulté née de l'apparition progressive d'une société hétérogène qui exige les mêmes droits démocratiques mais ne postule pas aux mêmes valeurs.

Ce qui a changé, c'est le paradigme. À la formule : « nous pouvons avoir une exigence culturelle commune en ce que nous sommes semblables en tant que citoyens », répond celle-ci : « nous devons revendiquer une culture différentielle en ce que nous sommes différents » dans le même espace social démocratique. En somme, c'est le modèle du musée du « Quai Branly » opposé au modèle du « Louvre ». Le modèle des cultures en dialogue contre celui d'une culture orientée depuis son moment Grec vers le monde contemporain en passant par la Renaissance et qui a longtemps exclu ou relégué les cultures exogènes. Ce qui s'est passé là, sans qu'on y prenne garde, c'est qu'on a changé de modèle et peut-être de société.

Ce qui a changé, c'est que la revendication d'identité exige que l'on accepte et donne statut à une politique de la différence ce qui est malgré tout compliqué dans un État nation comme la France. On nous dira que les américains y sont bien arrivés, mais les américains, société d'immigrants, ne sont pas un État-nation, mais une nation de nationalités. Ce qui nous arrive au travers des nouvelles revendications culturelles qui se font jour, et qui par hypothèse, dépassent largement le cas du voile, de la nourriture et de la religion, c'est la question de la plasticité de notre modèle républicain à accepter un modèle multiculturel là

où nous avons fondé notre identité propre sur une unité largement théorique mais juridiquement fondée : l'universalisme abstrait des lumières. Cette question du reste dépasse largement la France et se pose sous différentes formes en Europe, mais en France, elle se pose avec fièvre. On voit ainsi comment on est passé de la recherche de la démocratisation culturelle à celle de la diversité culturelle.

Nous voilà bien loin de mon propos initial. Pas si sûr. La question culturelle qui vient ensuite, est celle de la transmission, car il n'est pas de culture durable qui ne doive se transmettre ou transmettre ses valeurs.

Que transmettre en effet, l'universel ou l'infini des particularités ? Comment adapter nos modes de transmissions hérités des générations passées à un public nouveau et changeant dans un contexte de compétition des cultures ?

On le constate encore ces jours derniers avec le débat sur l'abandon du grec et du latin, nos langues mères. La langue et ce qui va avec, la culture, la philosophie, l'histoire et le théâtre. Qui se souciera bientôt d'Aristote, si on a déjà oublié Origène et Protagoras d'Abdère, qui se souciera de Thucydide et de sa guerre du Péloponèse, ces premières guerres civiles, qui étudiera encore Sophocle et Euripide ? Et par conséquent, qui entendra encore les plaintes Médée, celles des Choéphores ou des Euménides ? Ce sont là nos repères et balises. Longtemps elles sont restées visibles, mais voyez le brouillard qui s'avance, bientôt on ne les verra plus.

La Grèce disait l'historien de l'art Focillon, sans le temple, ne serait qu'un lumineux désert. Qu'est-ce que cela veut dire ? Que la civilisation c'est la culture, pas la nature. Que le temple Dorique, Ionique ou Corinthien, est un concentré d'art, de croyance et de raison qu'il implique l'appel au divin autant qu'aux mathématiques et qu'il installe dans le paysage, un repère qui donne sens à ceux qui l'habitent. Car c'est à l'ombre des temples ou dans le jardin d'Akademos qu'enseignent les philosophes, cela tous les académiciens le savent. C'est dans l'orchestra du théâtre et pas ailleurs que résonne « l'Évohé » de la tragédie. Ceci est notre histoire et pas une autre quel que soit l'intérêt que nous portions par ailleurs aux cultures du monde.

Dans la grande confusion culturelle qui s'étend et proclame que tout se vaut, il faut peut-être se rappeler et rappeler ce qui a fait

de nous des hommes de l'occident, cette « terre du soir » où comme disait Hegel dans la préface de « la philosophie du droit », *la chouette de Minerve prend son vol*. Autre façon de dire que le sens nous est révélé à la fin de l'histoire. Autres conséquence à tirer : nous sommes des êtres historique, le passé nous importe plus qu'à d'autres parce qu'il nous signifie la place qui est la notre dans le temps que l'on vit. S'il y a donc quelque chose de notre culture à transmettre c'est d'abord cela, nous ne venons pas de nulle part, nous venons de loin, d'une culture doublement millénaire et sommes les continuateurs d'une lignée que par commodité nous appelons, faute de mieux, une culture. Alors, comment transmettre ?

On voit bien dès lors que la question de la transmission n'est pas seulement une question de méthode et d'interlocuteur, mais aussi de contenu. Il y a doute sur ce qu'il convient de transmettre pour les raisons évoquées plus haut, il y a hésitation sur les méthodes traditionnelles de transmission pyramidales où ceux qui savent essaient de faire partager au plus grand nombre les valeurs qui leurs semblent les meilleures et il y a hésitation à endoctriner. La meilleure solution apparaît alors se présenter sous la forme participative, l'interaction, la fête, les grands rassemblements rock, le théâtre de rue. Cette culture festive, brocardée par Ph.Murray tend peu à peu à remplacer les modes anciens de transmission en bien des cas. Ajoutons à cela la fracture générationnelle qui porte sur les moyens techniques de la transmission et nous aurons un tableau du changement en cours.

Dans le même temps, il s'est produit un phénomène d'importance, c'est celui du renversement des rôles bien identifié dans les diverses réformes de l'enseignement qui aura vu « l'élève » être mis au centre du dispositif, là où hier était son professeur. Ce renversement des rôles, bien connu de la dialectique hégélienne, encouragé par l'accusation de la reproduction de la culture de classe (sociale) aura vu simultanément l'apparition d'une nouvelle catégorie d'élèves plus habiles que leurs professeurs dans l'usage et la maîtrise des nouvelles technologies de transmission du savoir qui ont pour autre caractéristiques de remplacer le savoir d'un seul par l'encyclopédie participative de tous (wikipedia) laquelle dispense un savoir protéiforme constamment enrichi et jamais validé par la cléricature.

Je dois aller vite ici et je ne peux m'étendre sur cette fracture générationnelle ni sur l'échec relatif de la démocratisation culturelle que j'ai eu à constater, comme tous ceux qui ont travaillé de la même manière à relier l'art et le peuple. J'y ai longuement réfléchi en tirant le sujet d'un livre : « Malaise de la culture ». C'est ce point qui continue à me tourmenter car j'ai vu au cours des dernières décennies s'affaiblir l'ambition démocratique au profit de ce qui tend à en remplacer avantageusement l'enjeu, je veux dire, l'éloge de la diversité. Non plus une culture à transmettre avec ses valeurs et ses références qui nous ont fait ce que nous sommes, mais le remplacement de ce modèle par la diffusion de la pluralité des cultures, le multiculturalisme qui dit que tout se vaut et que l'histoire qui nous a conduits jusqu'ici en vaut une autre.

Or notre histoire entendue d'un point de vue philosophique, c'est celle de l'onto-théologie occidentale, ce dialogue unique de l'être et de Dieu tantôt disjointe, comme chez les présocratiques, tantôt articulée comme chez St Thomas ou St Augustin avec le Platonisme et l'Aristotélisme. Cette pensée originale qui engendra la *techné* des modernes et le projet de rendre l'homme « maître et possesseur de la nature », n'est pas venue de nulle part. À l'oublier on se trouve aujourd'hui devant ce que le philosophe américain Allan Bloom a appelé il y a une trentaine d'années déjà, « l'âme désarmée ».

Voilà l'enjeu de fond et il n'est ni sociologique, ni politique, mais intégralement philosophique. La culture dès lors avec ses combats n'en est que le lointain écho.

Relier disiez-vous, nous relier à notre origine culturelle, ce serait donc la tâche, mais avec quels liens ?

Nous en sommes là. C'est bien la raison pour laquelle, je me suis attaché à produire quelques essais, non point de réflexion abstraite, mais en prenant comme appui le domaine que je connais le mieux par la pratique qui a été la mienne, la culture. Ils n'ont pas d'autre objet que de tenter de comprendre, ce que je ne comprends qu'imparfaitement, ce dessaisissement qui est le nôtre à l'endroit de nos valeurs et cette vague qui nous submerge aujourd'hui et parfois nous anéantit. Nous sommes parfois comme des noyés qui se débattent et font signe parce qu'ils ont quitté la barque de leur propre mémoire.

*

Mais je ne voudrais pas rester sur cette note cher Pierre Peyré et puisque votre élogieuse comparaison, imméritée je dois dire, m'entraîne à évoquer votre illustre ancêtre, je voudrais évoquer le souvenir lointain que je garde de ses livres lus en Afrique : « l'escadron blanc » entre autres. Je voudrais vous confier que j'ai ressenti physiquement alors ce qu'il disait du Sahara, cet espace dévolu aux rivalités tribales mais où les caravanes dessinent aussi à la crête des dunes la forme humaine du silence. Cette littérature d'évasion de ce qu'on appellerait aujourd'hui « les écrivains voyageurs » bien que votre ancêtre ait surtout voyagé au travers des récits de son frère, m'enchantait. J'étais alors fasciné par la mission Griaule qui voyait Michel Leiris accompagner le célèbre ethnologue dans sa traversée de Dakar vers Djibouti, comme avant-hier, René Caillé vers la découverte de Tombouctou, et j'étais sensible à ce sentiment de plénitude qui vous saisit à l'orée du désert, le soir lorsque dans l'ombre des dunes le froid vous transit et vous renvoie vers vous-même dans la profondeur de votre solitude. Rien d'étonnant à ce que les mystiques alors aient choisi le désert.

Mais votre aïeul avait aussi une autre passion, l'Espagne, comme Hemingway, et elle lui vaudra le prix Goncourt en 1935 avec « Sang et lumières ». Nous aurions ainsi pu parler avec lui de tauromachie, comme avec Leiris lequel disait que « *l'acte d'écrire serait sans valeur s'il n'y avait l'équivalent de ce qu'est pour le torero, la corne acérée du taureau qui seule confère une réalité humaine à son art.* » Mais quel éditeur oserait aujourd'hui publier cela devant le tollé attendu des bonnes consciences toutes férues de cet humanisme niais qui confère aux animaux la conscience des hommes ! Nul doute que Joseph Peyré n'aurait obtenu le Goncourt pour avoir avoué cet amour de la tauromachie. C'est à ce type de détails que nous voyons bien que notre culture est devenue peu à peu honteuse d'elle-même et que l'époque est passée où les européens pouvaient inventer l'orientalisme en peinture comme en littérature, car l'orient était encore l'espace où pouvait se rêver un avenir et un passé bien que l'orient soit comme l'écrit Edward Saïd, « *une création de l'occident son double, son contraire, l'incarnation de ses craintes et son sentiment de supériorité, tout à la fois la chair d'un corps dont il voudrait être l'esprit.* »

Mais voyez-vous, je trouve dommage que nous n'ayons gardé de ce goût pour l'orient en général présent dans notre littérature depuis Flaubert, Nerval et Lamartine, que les épisodes liés à la colonisation vus sous l'angle des guerres coloniales. Certes, il faut sans doute lire Césaire et Frantz Fanon, mais limiter notre connaissance à ce seul angle critique est regrettable. Je trouve pour ma part Léopold Sédar Senghor plus subtil lorsqu'il lie la revendication de la « négritude » à un appel au « métissage culturel », je trouve que des auteurs comme Ségalen, Loti, Farrère ou Peyré ont ouvert des horizons à notre monde et ont exprimé un amour et un désir des autres qui mériterait d'être salué et enseigné. Cela aurait aussi pour conséquence de donner à nos enfants une image plus équilibrée de l'élargissement de l'Europe trop souvent cantonnée à sa forme coloniale. La littérature de ces hommes a aussi eu pour fonction donner à notre imaginaire un nouveau monde, ce « Tout monde » dont parle le poète Edouard Glissant.

L'épisode colonial, ses guerres et ce qui a suivi nous ont fait héritiers non de ces rêves mais d'une culpabilité supplémentaire et les livres de Peyré sont désormais rangés aux côtés de ceux de Pierre Benoît et de Pierre Loti, témoins d'un imaginaire et d'une littérature que nos enfants ne lisent plus guère. On les sort et les lit comme on regarde un Delacroix de la période des « femmes d'Alger » ou un Matisse ébloui par le Maroc en se disant : « c'était une autre époque ».

Car ce qui transpire de cette époque dans la peinture, la littérature où les jardins de Majorelle, c'est pourtant aussi un amour de l'Afrique ou du Maghreb qui sont restés qu'on le veuille ou non dans notre imaginaire une part de notre culture.

Enfin puisque vous avez décelé mon goût pour la poésie, celle de St Clair tout autant que celle Paul-Jean Toulet qui a écrit l'un des plus beaux poèmes de la langue française : « *Dans Arle où sont les Alyscamps...prends garde à la douceur des choses...* » je voudrais relever que la note la plus singulière et la plus profonde de la symphonie de la culture est intégralement poétique. Toulet comme St Clair lorsqu'il dit un jour d'hiver, regardant par sa fenêtre : « *il y a mille ans de neige sur les toits* ». Ce simple et humble vers dit mieux qu'un long discours notre longue présence à un pays, un paysage, une langue, qui sont l'essentiel de la culture. Il illustre assez bien ce qu'un autre grand poète, l'allemand Hölderlin pensait lorsqu'il écrivait ceci dans la chambre du menuisier Zimmer qui l'hébergeait au bord

de Neckar : « *C'est plein de mérites que l'homme habite en cette terre, mais ce qui demeure, seuls les poètes le fondent.* »

Je voudrais rester sur ce dernier vers, chers amis, pour qu'il résonne en nous comme la promesse que la culture, tant qu'elle nous le donnera à entendre, d'une façon ou d'une autre, dans le vacarme d'un concert rock, ou dans l'intimité d'une lecture solitaire, aura toujours quelque chose à nous dire qui nous remuera jusqu'au fond de l'âme.